

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 12 (1915)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

Pour tout ce qui concerne la rédaction
à M. SCHUMACHER, pasteur à
Dailens (Vaud).



pour les annonces et l'envoi
du journal
à M. E. FARRON, à Tavannes.

DOUZIÈME ANNÉE

N° 12

DÉCEMBRE 1915

ENVIABLE DÉTRESSE

Il m'a été donné, le 23 septembre dernier, de voir des apiculteurs dans la détresse. Pauvres gens, direz-vous : pas de miel, pas d'argent, le sucre à des prix insensés. Nous connaissons cela. Comme nous sympathisons.

Vous n'y êtes pas : la détresse dont je parle est d'autre sorte, et il faut aller dans la vallée de Delémont, chez MM. Ruffy et Mahon, pour voir cela. Les ruches y sont pleines, archi-pleines; dans la semaine du 19 au 25 septembre, les augmentations journalières se sont élevées à 1 kilo et plus, et la place commençait à manquer. Oh ! l'enviable détresse ! Et pour sûr les abeilles y mettaient de la malice. Pas moyen de leur enlever cela, car elles ont reçu leur provision de sirop de sucre. Ce qu'elles apportent encore est à elles, bien à elles. Pour une fois, les retardataires, les négligents vont rire.

Une visite au rucher de M. Ruffy, à Bassecourt, en compagnie de M. Gubler, avec arrêt au rucher splendide de M. Mahon, est une fête que m'envieront bien des lecteurs. Oh ! l'agréable course à travers la campagne, le long des haies et des ruisseaux, une heure durant, par une idéale journée d'automne, pour y arriver. Les abeilles sont en plein vol, et nous voilà, comme préambule, soupesant l'une après l'autre les cinquante et quelques ruches alignées au bord de la forêt. C'est d'un lourd ! « En voici une plus légère ! » crie malicieusement M. Gubler, qui cherche le défaut de la cuirasse. « Elle est vide ! » répond triomphalement M. Ruffy.

Trois cigares s'allument — il faut 2500 kg. de miel à sortir en une journée pour décider M. Ruffy à allumer un enfumoir — et la visite commence. Il faut voir ces rayons. Des murailles, quoi ! M. Ruffy appelle de ses vœux, à haute voix, la pluie; un de ses hôtes, c'est moi, lutte désespérément contre des montées de jalousie. M. Gubler con-

serve seul sa sérénité et dit, entre deux calmes bouffées de son bout tourné : « On est toujours heureux de voir du miel quelque part. »

Plusieurs des ruches visitées sont des nucléi de l'année. M. Ruffy a un faible pour les nucléi; j'en appelle aux habitués de ses conférences. Il a si bien conçu dès leur naissance le plan de leur évolution, il en a si bien dirigé le développement qu'ils sont un peu ses enfants, des enfants de belle venue, et reconnaissants! Dix rayons, douze même, occupés et remplis. « Hein, tu bisques ! » s'écrie de temps à autre le maître de céans en clignant de l'œil; « tu ne la voudrais pas, celle-ci ». Et le voilà, non sans cruauté, citant la fable du renard et des raisins.

Nous nous demandons si cette surabondance de provisions ne va pas nuire à l'hivernage. M. Ruffy, hanté pourtant des mêmes craintes, a réponse à tout. Des trésors de sa mémoire, il cite un cas, un autre et encore un troisième, prouvant de façon irréfutable que les abeilles, beaucoup mieux que les hommes, supportent l'excès des richesses. Il leur laissera tout, et nous annonce pour le printemps des pontes miraculeuses. Est-il bien si rassuré que cela, lui qui interroge à chaque instant le ciel et s'écrie, en mâchant son cigare : « Il y a au moins par ici huit cents livres de trop; si seulement la pluie venait ! » Le surlendemain, samedi 25 septembre, nous repartions, M. Ruffy et moi, pour Bassecourt, portant chacun deux essaims prélevés au rucher de Delémont. Leur trouver des vivres n'était qu'un jeu après les constatations du jeudi. Qu'est-ce que quatre essaims ? Il en aurait fallu vingt-cinq pour remédier à tant de pléthore. N'ayez crainte. M. Ruffy a lancé un appel et le Tessin mobilise. Les petites italiennes ceinturées de jaune vont arriver. Elles auront tous ces beaux gâteaux surnuméraires. Les rangs serrés des sapins que voilà tout près verront alors passer au-dessus d'eux en un vol rapide, l'an prochain, des couples fous d'amour, et des filles de ces reines du Midi, brillantes et vives, unies aux bourdons bonasses et lourdauds qu'aura vu paraître le printemps, naîtront des nuées d'abeilles aux croisements variés, qui rempliront hausse sur hausse, si bien que M. Ruffy, comme jadis en une année spécialement bénie, aura, d'en trop porter, des cors au ventre. Hélas ! pourquoi faut-il que cette vision d'abondance et de joie soit troublée par le grondement sourd du canon qui tonne incessamment du côté de l'Alsace ? La guerre ! l'atroce guerre, là, tout près ! Rapidement la vision s'efface et fait place à des tableaux d'horreur. Des vœux ardents montent de nos cœurs pour la France que nous aimons. Non, 1915 n'est pas une année ordinaire.

Il faut bien revenir à la réalité, c'est-à-dire à nos visites. M. Ruffy ne court pas à dix kilomètres pour rêvasser. L'une après l'autre, les

ruches sont ouvertes. Cahier de notes en mains, le soussigné lit, confrontant les numéros, les dernières remarques consignées, écrit sous dictée celles d'aujourd'hui, court chercher une pince, une brosse, les cigares, a fort à faire en somme, mais n'a jamais assisté à une séance plus intéressante. S'il applique de temps à autre, d'un geste extrarapide, dans la direction de son propre nez, une gifle à quelque être invisible, il a ses raisons. M. Ruffy, fortement pris lui-même à partie, devine et fume plus fort.

Midi vingt-cinq, et le ventre creux ! A cela il n'est qu'un remède, c'est de bien dîner. Allons-y. C'est étonnant ce que les poches de M. Ruffy peuvent contenir de petits paquets ficelés, cornets, boîtes, bouteilles... Mais allez donc, curieux ! nous n'aimons pas qu'on nous regarde manger. M. Ruffy est un veinard : tous ses vœux s'accomplissent. Ne voilà-t-il pas que, tandis que nous dînons bien à l'abri dans son rucher fermé, la pluie se met à tomber, mais à tomber comme si elle n'allait plus jamais cesser. En effet, elle ne cesse pas, et nous sommes obligés de travailler dans le pavillon couvert. Voyons cette ruche, la troisième de la seconde rangée, dont la reine, trois sentences successives en font foi, est vouée à la mort. Belle population ; beau couvain serré ; provisions à enfoncer les planchers. Qu'à donc fait la malheureuse pour déplaire à M. Ruffy ? Lui la regarde, la détaille, et, finalement, veut bien lui faire grâce, pour me faire plaisir. Déjà ce matin il a daigné laisser la vie à deux pauvrettes condamnées, elles aussi, à la peine capitale. L'une, paraît-il, avait mal aux pieds ; des cors, sans doute, cette ponte insensée donne tant à marcher ! L'autre avait les ailes quelque peu endommagées ; il en manquait bien un morceau deux et demi millimètres carrés. M. Ruffy faisait remonter l'accident au moment du vol nuptial. Monsieur, trop brusque, avait chiffonné la toilette de la mariée. Et on vous la condamne à mort pour cela ! faut-il avoir du cœur ? Graciée pourtant, et M. Ruffy écrit dans ses notes, car il ne se fie pas à moi : « laissée à l'essai jusqu'au printemps ».

Puisque décidément il pleut, qu'il fait froid, qu'il ne fait plus beau ici pour un sou, partons. Des sacs jetés sur nos têtes et couvrant nos épaules nous tiendront lieu de parapluie, et flic ! flac ! en route à travers les mares et la boue. Vous auriez pu voir alors dans la pluie deux silhouettes étranges, dos courbé, une caisse vide à chaque bras, loin du corps, gagnant d'un pas rapide, maugréant sans le vouloir, la gare de Bassecourt.

E. Farron.

LA RÉCOLTE DE 1915

Je n'ai pas l'intention, dans cet article, de dire si la récolte de 1915 a été forte ou faible, bonne ou mauvaise, car justement, malgré tous les renseignements parvenus, je me demande ce qu'elle a été ?

Vous allez voir pourquoi je me pose cette question.

Il est un fait certain, c'est que nous n'entendons plus parler de récoltes comme celles de 1885, année où Charles Kursner, avec une quarantaine de ruches, ne savait plus où mettre son miel; il avait rempli tous ses bidons, mûrisseurs, toupines, tonneaux et baquets.

En 1893 j'ai fait, en les transportant à la montagne il est vrai, 70 kilos en moyenne par ruche, et le jour de la votation fédérale sur la journée de huit heures mes abeilles ont protesté en faisant monter la balance de 5 kg. 500 pour une seule ruche.

Les bonnes années vont, semble-t-il, toujours en diminuant. Pourquoi ?

En toute première ligne parce que l'introduction des faucheuses a amené des fenaisons plus rapides; les étendues de prairies qui sont abattues en un jour de beau temps sont considérables et nos petites amies sont privées, du jour au lendemain, de réserves magnifiques dans lesquelles, avec l'ancien système, elles auraient pu puiser longtemps encore.

En deuxième ligne on fauche beaucoup plus tôt qu'autrefois; on s'est rendu compte que le foin trop mûr n'avait pas autant de valeur nutritive que le « thé » fauché en pleine floraison et que celui-ci est bien meilleur et au lieu de voir, en plaine, comme autrefois, les foins se faire à la Saint-Jean (24 juin) c'est le 10 juin qui est la date à la mode.

*

* *

Mais ce n'est pas tout; il y a la faute des apiculteurs, et les expériences que je fais depuis longtemps, et dont je veux vous faire part, m'ont amené à certaines conclusions.

On a condamné au début du mobilisme, en bloc et sans appel, les pratiques de nos devanciers sans faire le moindre triage; or il y avait de ces pratiques qui étaient condamnables, mais il y en avait d'autres qui étaient le résultat de l'expérience.

Expérience de cinq mille ans peut-être, puisque la Bible parle déjà du pays où coulait le lait et le miel.

Pour aujourd'hui nous rappellerons la « taille », opération qui se

pratiquait dans les ruches en troncs d'arbres comme dans les ruches en terre et, plus près de nous, dans les ruches en paille.

Cette pratique, je dois le rappeler pour la jeune génération, avait pour avantage de renouveler assez rapidement les rayons, puisque chaque fois que l'on avait taillé on retournait la ruche. Il y avait deux avantages.

1° Les abeilles ne devenaient pas si rapidement petites qu'elles ne le deviennent de nos jours dans les rayons trop vieux.

2° Les abeilles construisaient chaque année de nouveaux rayons et cette fonction, naturelle et nécessaire pour l'activité de la ruche, qui s'appelle la sécrétion de la cire, n'était pas entravée.

On admet couramment, *depuis que nous avons une nouvelle routine*, que les rayons peuvent durer vingt ans; c'est exact, j'ai même poussé l'expérience plus loin et je puis montrer, cette année encore, des rayons qui ont trente ans; mais c'est trop; ils sont noirs, lourds et les cellules sont devenues trop petites; j'arrête l'expérience et je vais les fondre.

Vous avez tous, amis lecteurs, de ces colonies dans lesquelles les vieux rayons sont en majorité et ces colonies, qui furent les meilleures du rucher pendant des années, périssent sans que vous sachiez pourquoi; vous avez bien remplacé les reines, mais ces colonies sont des demi-valeurs, pas assez mauvaises pour être démontées, pas assez bonnes pour faire une hausse.

Or je vais vous raconter ce qu'il m'arriva une fois et ce qui m'ouvrit les yeux.

J'avais une de ces colonies; à la floraison des arbres fruitiers, en la visitant, je ne la trouvais pas assez forte pour lui rendre un rayon; elle n'avait que peu ou pas de cellules de mâles et une jeune reine; l'impérieux besoin de faire de la cire et d'élever des mâles incita les abeilles à passer sur un rayon sans couvain et sous la partition pour construire un magnifique gâteau que je trouvais à la visite suivante, plein d'œufs de mâles; je le détruisis et rendis une feuille et un rayon à la colonie; l'essor était donné et elle fit sa hausse.

*
* *

Je traiterai dans un article spécial la question des vieux rayons, car nous voici bien loin de la récolte de 1915 dont je voulais vous parler.

Pour y revenir je dois vous parler d'un autre facteur qui influe sur la récolte: le nombre de ruchers dans la localité considérée.

Cette année, des rapports qui me sont parvenus on suppose la récolte à 3, 5 et 7 kilos par ruche en général; des privilégiés sont arri-

vés à 13 kilos, mais une récolte extraordinaire a été annoncée : 25 kilos par ruche en moyenne !

Le collègue qui l'a indiquée est sérieux et je n'ai pas mis en doute sa déclaration, seulement je l'ai questionné sur le nombre de ses ruches; réponse : deux.

Sur l'âge de ses colonies, réponse : deux ou trois ans.

Sur le nombre des ruchers existant dans son village, réponse : *aucun*.

Voici, chers collègues, pourquoi en débutant je vous ai avoué que je n'étais pas au clair sur la valeur de la récolte de 1915.

Là où il y avait très peu de ruches et où celles-ci étaient sur de la jeune cire avec de jeunes reines, elle a été superbe. Là où il y avait beaucoup de colonies elle était moyenne; j'ai un rucher de vingt-cinq ruches qui m'a donné 5 kilos comme moyenne générale; ce rucher est fait pour contenir quarant-huit colonies; lorsque je l'ai installé, il y a dix ans, j'y ai mis treize colonies; j'y ai fait une récolte superbe; j'ai augmenté le nombre de celles-ci jusqu'à trente et les récoltes ont été en diminuant, je ne faisais pas plus de miel avec trente colonies qu'avec treize, seulement j'avais à tenir compte d'une consommation plus que triplée. Je m'en tiens maintenant aux environs de vingt-cinq et laisse mes autres ruches vides; à chacun de savoir ce que sa localité peut supporter.

*

* *

Pour pouvoir se prononcer d'une façon certaine sur la valeur de la récolte de 1915 il faudrait savoir si partout les colonies étaient prêtes et en état de récolter en quelques jours, je suis même tenté de dire en quelques heures, la récolte qui s'est présentée presque partout dans de bonnes conditions.

Or nous savons que partout la soudaineté de la récolte, se présentant après un printemps tardif et peu favorable à la formation de fortes colonies, a surpris celles-ci en plein développement.

Bretagne.

GLANURES

Effet de la sonnerie des cloches.

Dans le *Journal apicole de Bohême* nous lisons des observations très intéressantes, bien faites pour éclaircir cette question tant de fois discutée : l'effet que peut produire le bruit sur les abeilles. Jung-Klaus possède un rucher placé près d'un cimetière et d'un clocher. Si, aux

environs de midi, il y a une sortie de jeunes abeilles, un « feu d'artifice » la sonnerie des cloches de midi diminue ou arrête complètement cette manifestation joyeuse. Si c'est un essaim qui se prépare à sortir, l'effet produit est le même et les abeilles rentrent et restent jusqu'au lendemain. Au premier printemps, lors des sorties de purification, la sonnerie de midi ou celle d'un enterrement arrive au même résultat maintes fois observé. Dans un autre journal, la même remarque est faite de l'effet produit par les cloches, lorsqu'on examine un rayon couvert d'abeilles : toutes se tiennent subitement tranquilles, où qu'elles se trouvent, sur le cadre ou sur les cellules, comme si un courant électrique les immobilisait.

Ces observations expliquent dans une certaine mesure la coutume, pratiquée autrefois, de faire du bruit lors de la sortie d'un essaim. Frapper sur des casseroles, sur des objets sonores, cela avait pour but d'avertir, a-t-on dit, les voisins et d'annoncer l'essaim afin d'en empêcher la prise de possession par autrui; mais cette explication-là nous paraît moins plausible que celle qui est basée sur l'effet produit sur les abeilles par les bruits sonores qui ébranlent l'air.

A-t-on fait, dans les ruchers qui avoisinent nos frontières, des observations sur l'effet produit par les détonations d'artillerie ? Nous prions les apiculteurs de la région-frontière Jura bernois de bien vouloir nous communiquer leurs idées à ce sujet. *Schumacher.*

Abeilles naines.

(Tiré de la *Leipziger Bienenzeitung.*)

Chaque apiculteur a pu observer dans telle ou telle de ses colonies des abeilles dont la taille différait sensiblement de la normale. L'explication habituelle est celle-ci : les vieux rayons, par suite des nombreuses générations, voient la dimension de leurs cellules diminuées par les dépôts faits par chaque bébé-abeille. Cette explication, très plausible en apparence, est-elle juste ? Des essais faits pour la contrôler, il résulte qu'elle serait fautive. Voici comment on a procédé : On a transvasé ces colonies à abeilles naines sur des feuilles gaufrées dont la confection et la construction ont été surveillées avec soin. Il aurait dû s'ensuivre la disparition complète, au bout d'un certain temps, de ces ouvrières anormales, par suite des cellules nouvellement bâties aux dimensions naturelles. Ce n'est pas ce qui arriva. Par contre, le changement de la reine amena la disparition des abeilles naines, même sur et avec de vieux rayons. La conclusion est donc facile à tirer : si vous avez des colonies présentant de ces ouvrières dégénérées dont le rendement est certainement inférieur, il n'y a qu'un remède : changez votre reine. *Schumacher.*

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Décembre.

Jusqu'ici, la saison a été très clémente. A peine, dans les nuits les plus claires, le thermomètre est-il descendu au-dessous de zéro et souvent, pendant la journée, il atteignait jusqu'à 12 et 15 degrés. Il y a donc eu encore des sorties fréquentes qui diminuent ainsi la longueur probable de la réclusion de nos abeilles — mais nous ne saurions faire de pronostics sur la durée de l'hiver pas plus que sur la durée de l'horrible conflit qui tient l'Europe sous son dur et cruel régime.

Que faire, à part la lecture des ouvrages de la bibliothèque, pour rester en contact avec notre chère « marotte », puisque moins nous toucherons à nos ruchers pendant le sommeil hivernal, mieux elles s'en trouveront ?

Eh bien nous préparerons soigneusement le matériel nécessaire pour la prochaine campagne. Il est bien évident que les constructeurs de matériel apicole peuvent livrer ruches, ruchettes, etc., mieux faites que l'amateur, menuisier par occasion. Mais malgré cela, nous conseillons vivement à tout apiculteur débutant de se confectionner lui-même une ou deux ruches. Pourquoi ? parce qu'après avoir vu pratiquement comment se construit une ruche, il saisira beaucoup mieux le fonctionnement, les raisons de tel agencement, de telle dimension indiquée, le pourquoi de tel détail qui lui aurait échappé autrement.

Mais, sans vouloir décourager les « inventeurs », nous mettons en garde les jeunes contre les perfectionnements que leur imagination trop fertile pourrait leur suggérer. Dites-vous bien que la ruche Dadant-Blatt, ou la Dadant-type ou telle autre sont le résultat de bien des essais et tâtonnements tentés avant même que vous fussiez de ce monde et par des apiculteurs qui avaient de la barbe au menton et autre chose que de la sciure dans la boîte crânienne. Rabotez, rabotez, mais n'oubliez pas de raboter un peu aussi... l'opinion trop enflammée que vous pourriez avoir de vous-même et de votre supériorité sur les « vieilles badernes » !

Nous vous proposons, dès le numéro de janvier prochain, de présenter quelques-uns des principaux types de ruches en usage chez nous ou chez nos confédérés. Ce sera, nous l'espérons, rendre service à bon nombre d'apiculteurs qui ne peuvent pas aller voir partout les différents systèmes employés.

Un autre emploi des heures libres de l'hiver, ce serait de faire autour de vous de la réclame en faveur de notre « Romande » et de notre *Bulletin*. Sur les 8000 à 9000 possesseurs de ruches que la Suisse ro-

mande renferme, vous savez que 1800 à 2000 seulement environ font partie de notre Société; il y a donc de la marge pour augmenter la puissance et par-là les avantages que la « Romande » pourrait procurer à chacun de ses membres si elle était plus nombreuse et rassemblait ainsi les forces dispersées. Nous ne vous offrons pas de récompense pour les nouvelles recrues que vous nous aurez conquises, mais vous la trouverez vous-même dans la satisfaction d'avoir contribué au bien de notre Société. Les nouveaux membres eux-mêmes vous seront reconnaissants de leur avoir fait connaître les privilèges que notre association offre à tous ses adhérents : assurance, bibliothèque, visites et concours de ruchers, journal et renseignements divers, cours et occasions de perfectionnement, etc., etc.

Schumacher.

L'ESPARCETTE

Un correspondant, dans le dernier *Bulletin*, attribue la diminution de l'esparcette aux engrais chimiques; j'ai lu, ailleurs, qu'on en accuse les faucheuses. La vraie cause de cette diminution semble ignorée de beaucoup. Il est certain que la coupe des fourrages à la faux vaut mieux que celle de la faucheuse, mais je ne pense pas que la machine nuise beaucoup à la plante. Quant aux engrais, il est certain que les engrais minéraux simples, cendres de bois, scories Thomas, poudre d'os, superphosphates et sel de potasse sont très favorables pour l'esparcette, comme pour toutes les légumineuses. Par contre, il ne faudrait pas lui appliquer du nitrate, qui serait sans action sur l'esparcette et lui nuirait par l'exubérance donnée aux graminées. Je crois qu'il en serait de même de l'arrosage au purin et que c'est sans doute grâce à lui que l'esparcette est presque inconnue dans une bonne partie de la Suisse alémanique. Il y a deux choses qui nuisent particulièrement à l'esparcette. L'une dépend de l'homme, c'est le fauchage trop précoce; il est constaté que la coupe de l'esparcette avant et au début de la floraison lui est très nuisible. On la saigne, disent les campagnards. Pour que ce fourrage ne soit pas trop difficile à sécher il faut que la fleur soit passée ou à peu près. Il convient donc de commencer les foins par les fenasses, qui n'ont pas à souffrir d'une coupe précoce et ont plus à perdre de la maturité que l'esparcette. Mais cette cause n'a pas d'effets considérables; car les difficultés de la main-d'œuvre et les « bargagnes » habituelles du mois de juin ont toujours retardé suffisamment les fenaisons. L'autre cause, la plus nuisible pour l'esparcette, est la trop grande humidité du sol, surtout en saison morte. Je l'ai remarqué particulièrement dans les années qui ont

suivi 1896. L'année de l'Exposition de Genève fut pluvieuse, la récolte de miel fut la moitié d'une bonne année, mais en septembre et octobre ce fut presque le déluge. Janvier, février, mars, avril 1897 sont aussi très pluvieux et la terre fut saturée d'eau : à une saison où l'évaporation solaire est nulle. Mai et juin sont jolis, cependant la récolte de miel n'est que le quart d'une bonne année. Mais cette année-là il eût été facile de compter les fleurs d'esparcette qui d'ailleurs n'avaient que trois ou quatre centimètres. Je croyais à plusieurs années de *dèche*. L'automne 1897 et l'hiver qui suit sont secs. Mai et juin 1898 sont abominables; je récolte quelques kilos de plus que l'année précédente. Les vieilles prairies s'étaient regarnies d'esparcette. Donc au printemps 1897 l'esparcette n'était pas morte, mais souffrante de la grande humidité de l'hiver; elle fut trop chétive pour donner des fleurs. Puis vint 1899, une excellente année pour les apiculteurs. Voilà quelques années que nous sommes si copieusement arrosés, été et hiver, que l'esparcette en souffre, les semis sont restreints par la pénurie et le prix excessif de la semence; l'exubérance des fourrages n'est pas favorable à la production de la graine et un semis d'esparcette devient vraiment coûteux. Mais la période d'années sèches prévue par l'abbé Moreux va bientôt commencer. Les apiculteurs reverront les tapis roses de 1887 de riche mémoire, mais, comme toujours, tout le monde ne sera pas content.

Apples, novembre 1915.

W. Baud.

SEXE DES ŒUFS.

Nous nous sommes permis de demander à M. le Prof. Dr Blanc de résumer, à l'usage des lecteurs du *Bulletin*, la question de la ponte et du sexe des œufs. L'honorable professeur de zoologie comparée a bien voulu répondre à notre requête par le clair exposé qui suit. (*Réd.*)

Lausanne, le 15 octobre 1915.

Monsieur Schumacher,

Rentré de Locarno, je réponds à votre demande de renseignements en vous envoyant ci-inclus les opinions émises à propos de l'abeille et des phénomènes de parthénogénèse qu'elle présente avec d'autres insectes : guêpes, bourdons, cyneps, pucerons, etc. Je pense que Dzierzon a trouvé la vraie explication. Toutefois, comme pour beaucoup d'autres phénomènes biologiques, le dernier mot n'est peut-être pas dit.

H^{ri} Blanc, prof.

*

* * *

Tout se passe, dans une ruche en pleine activité, comme si la reine pondait à volonté un sexe ou l'autre suivant la forme de l'alvéole sur lequel elle se trouve.

En 1846, l'abbé Dzierzon a expliqué ce qui se passait par l'*hypothèse* que la reine féconderait les œufs qu'elle dépose dans les cellules de reines ou d'ouvrières, tandis que les œufs qu'elle dépose dans les cellules de faux-bourçons ne seraient pas fécondés. D'après la forme et les dimensions des alvéoles sur lesquels la reine repose pour pondre il se produirait ou non un réflexe d'où dépendrait l'accès des spermatozoïdes aux ovules franchissant les voies génitales.

Il y aurait ainsi chez la reine un *déterminisme* provoqué par une excitation extérieure (pose de l'animal sur une des trois espèces de cellules) suivie du réflexe génital.

Pour légitimer sa théorie, Dzierzon se fonde sur les faits suivants :

1° Dans les ruches dites *bourdonneuses* dans lesquelles il n'y a que des mâles la société est destinée à disparaître ; on constate alors que la reine, dans ces cas, n'a pu être fécondée par suite d'une mauvaise conformation de son appareil génital et il n'y a pas eu de progéniture femelle.

2° Dans une ruche dont la reine est vieille, les bourçons augmentent, la ruche devient plus ou moins bourdonneuse, ce que Dzierzon explique d'une façon analogue par le fonctionnement défectueux du réflexe fécondateur chez les reines âgées ou par l'épuisement de la production en spermatozoïdes.

3° Dans les ruches sans reines, les ouvrières deviennent fécondes, mais elles ne sont pas fécondées, or la progéniture est exclusivement mâle. Pas de spermatozoïdes, pas de femelles.

4° Si l'on croise deux races d'abeilles italiennes et allemandes reconnaissables extérieurement à l'abdomen, la postérité mâle est un type maternel pur, alors que les reines et les ouvrières sont mixtes.

D'après *Dickel* (apiculteur de Darmstadt, ignorant les données récentes sur la fécondation) a nié il y a une quinzaine d'années la loi de Dzierzon. D'après lui, la reine ne pondrait que des œufs fécondés et le sexe serait déterminé par la qualité de la salive qui est fournie aux larves par les ouvrières.

Des œufs fournis par *Dickel* à *Petreen Kervitch* ont permis à ce dernier de vérifier par la technique microscopique la justesse de la théorie de Dzierzon.

H^{ri} Blanc, prof.

DE L'HIVERNAGE.

Ce titre n'est pas nouveau et je présume que ce ne sera pas la dernière fois qu'il paraîtra dans notre cher *Bulletin*. Un apiculteur travaille sans doute en premier lieu pour son porte-monnaie, en deuxième lieu pour le bien de la ruche; cependant, s'il n'est pas égoïste, il aura un troisième objectif : faire profiter ses collègues de toutes ses expériences et cela par le moyen du *Bulletin*.

C'est ce qui m'amène à relater les faits suivants.

Dans notre réunion du 9 septembre, nous avons eu le bonheur de posséder pour la première fois notre cher nouveau président de la Romande, M. Mayor, qui nous a justement parlé de l'hivernage; je ne m'étendrai pas sur ce qu'il nous a dit, mais je retiens surtout ceci : il s'agit de chercher à retrouver, au printemps, ses colonies sans trop ou même sans pertes du tout. Pendant mon apprentissage apicole, j'ai pris soin d'observer les apiculteurs expérimentés; c'est ainsi que j'ai appris de l'un d'eux la manière d'hiverner les ruches sans aucune perte.

Je suppose remplie la condition essentielle, soit les provisions données en suffisance; mais ce n'est pas la seule, loin de là; il est essentiel aussi d'obtenir une aération bien comprise. Voici comment je pratique : Quand les premiers froids viennent et que les abeilles n'ont plus aucune ressource au dehors, j'enlève toutes les planchettes qui recouvrent les cadres — je les remplace simplement par le matelas que j'applique directement sur les cadres; j'ouvre le trou de vol dans toute sa longueur. Les émanations de l'air vicié se font toujours dans la partie où se trouve le groupe des abeilles, soit dans le haut et dans les cadres du milieu; c'est donc dans cette partie qu'il faut prévoir un renouvellement continu de la provision d'air pur; les coussins, faits de toile et de matières poreuses (laine de bois ou paille) sont propres à « tamiser » le courant qui se produit avec le trou de vol. Si la température vient à se réchauffer, les abeilles, en reprenant vie, font toujours mouvoir, par le battement de leurs ailes, la masse d'air qui se maintient ainsi au degré voulu de chaleur. Si la température vient au contraire à se refroidir, il n'y a pas lieu de s'émouvoir; les abeilles supporteront, en groupement, jusqu'à 25 degrés au-dessous de zéro.

L'aération contribue aussi à économiser les provisions; plus la colonie dégage de chaleur, plus aussi il y a tendance à la consommation des vivres et par conséquent à un trouble intempestif du groupement hivernal.

Il n'y a là rien de bien neuf pour les apiculteurs expérimentés; mais

on ne saurait trop rappeler ces conditions toutes simples d'une bonne hibernation; leur simplicité même pousse trop facilement à les oublier pour poursuivre des choses plus compliquées.

Heyraud.

ENCORE LA „POUDRE DE MIEL“.

On nous écrit de Genève :

Je sou mets à votre étude la composition ci-dessous que j'ai relevée d'un paquet que j'ai acheté dans un de nos grands magasins d'épicerie de notre ville, maison de vieille réputation. C'est une maison *anonyme* qui fabrique cette poudre. Vous pouvez juger du tort que cela peut faire... aux fabriques de miel artificiel et peut-être aussi aux producteurs de miel pur, avec le concours de la hausse des prix.

Voici la réclame en question :

Poudre de miel artificiel « Elsia ».
composée de substances exquis es.

Le miel artificiel composé avec cette poudre Elsia est d'une ressemblance frappante « au miel d'abeilles ». Le contenu de ce paquet suffit pour préparer cinq à six livres d'excellent miel artificiel, aromatique. Le meilleur marché pour tartines de bon goût. Prix : 60 centimes. Remarque : les autorités suisses n'ont fait aucune opposition contre cette poudre de miel artificiel « Elsia ».

Au revers du paquet, il y a encore ceci :

Une livre de miel ne coûte que 35 centimes.

Suivent la recette et le mode d'emploi.

(*Réd.*) Puisque, selon les fabricants, les « autorités suisses » n'ont pas fait d'opposition contre (admirez tout le style de cette réclame) cette poudre, il y a lieu, pour nous apiculteurs, de prendre cette concurrence au sérieux, dans notre intérêt et dans l'intérêt du public. Nos confédérés sont entrés résolument dans cette voie et nous devons leur aider. Qu'y a-t-il à faire ? Nous ouvrons un concours d'idées et faisons appel à tous ceux qui peuvent être au courant des moyens de réprimer ou de combattre ce singulier commerce.

NOUVELLES DES SECTIONS

Le 24 octobre dernier a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, à Villeneuve, l'assemblée d'automne de la Société d'apiculture, « Section des Alpes ». Cette assemblée a lieu habituellement en août, avec visite de ruchers;

cette année, comme l'année dernière, la mobilisation de la 1^{re} division a bouleversé nos traditions. Une trentaine de membres avaient répondu à l'appel. Les opérations administratives terminées, le président souhaite la bienvenue à M. Forestier, qui a bien voulu venir nous donner une conférence sur un sujet très peu souvent traité : « Des plantes et des arbres mellifères de nos contrées ».

M. Forestier, avec toute la minutie d'observation et de recherche qui le caractérise, a captivé pendant une heure son auditoire. Il n'a pas fait une sèche nomenclature des plantes et arbres mellifères, mais a indiqué les conditions climatiques et la valeur du sol convenant aux principales plantes. Telle plante peut être très mellifère dans un endroit et pas du tout dans un autre. A l'apiculteur de choisir. Les apiculteurs auront donc tout intérêt à favoriser l'acclimatation des plantes mellifères qui conviennent à leur sol et à leur climat. Il faut favoriser la plantation d'arbres mellifères, sur des places publiques, en bordure des routes et sur les promenades. Les apiculteurs seront bien inspirés en usant de leur influence auprès des autorités de leur contrée pour les engager à choisir des espèces mellifères lorsqu'il s'agit de faire des plantations d'arbres d'ornement. Les marronniers, les tilleuls, les acacias, les érables à sucre remplaceront avantageusement les horribles et inutiles platanes.

Des applaudissements prolongés ont prouvé à M. Forestier combien son intéressante causerie a plu à chacun. Nous aimons à croire que M. Forestier fera profiter de ses recherches tous les abonnés au *Bulletin* en publiant son travail.

M. Forestier a ahuri son auditoire en déclarant catégoriquement que le célèbre « miel de sapin » n'était qu'un mythe. Il n'est pas de miel de sapin, mais bien une sécrétion résineuse et sucrée, à l'aisselle des feuilles du sapin. Les abeilles en sont très friandes et son odeur caractéristique de térébenthine suffit, même en petite quantité, à parfumer le miel, d'où le fameux « miel de sapin ». Qu'en pensent nos amis du Jura ?

Les travaux terminés, les apiculteurs des « Alpes vaudoises » se sont souvenus du proverbe : *Bonum Vinum lætificat cor hominis*, et ont trinqué le verre de l'amitié avec du Villeneuve authentique.

A. M.

QUESTION N^o 6.

Permettez-moi d'avoir recours au *Bulletin* pour être renseigné peut-être par un apiculteur compétent sur la valeur des déchets de rayons passés à la marmite à fondre la cire.

Avant la guerre, ces déchets étaient vendus à un Alsacien qui parcourait les villages; voilà deux automnes qu'il ne revient plus. Y a-t-il peut-être en Suisse un acheteur de ces déchets ?

Peseux, 14 novembre 1915.

E. Bonhôte.

Les réponses peuvent être adressées à la Rédaction afin qu'elles puissent servir à tous les abonnés.

BIBLIOTHÈQUE.

Nous avons reçu de M. L. Forestier, à Founex, l'ouvrage célèbre de Della Rocca (1790), en trois volumes, en parfait état de conservation. La bibliothèque ne possédait pas cette œuvre si importante de la littérature apicole; aussi adressons-nous au généreux donateur nos plus vifs remerciements.

Schumacher.

NOUVELLES DES RUCHERS

M. H. Pochon, Denezey, le 12 novembre 1915. — Dans ma correspondance du printemps, j'exprimais l'espoir d'une récolte, sinon brillante, du moins relativement bonne, les ruches étant très en retard dans leur développement, mais la floraison étant dans le même cas. Hélas, il a fallu déchanter. C'est toujours la même antienne, point de récolte ou petite récolte, misère, pour plusieurs trop d'essaims et pas assez de miel. Dans la contrée, sauf quelques rares privilégiés, il y a peu de variantes; plusieurs ruches n'ont rien donné, le reste une moyenne de 5 à 8 kg. Pour ce qui me concerne, j'ai obtenu 35 kg. de 5 ruches; sur 6 hausses posées, une n'avait absolument rien, une autre était assez bien remplie et a donné à peu près la moitié de la récolte indiquée; mais aussi elle avait été renforcée au mois de mai par la population assez considérable d'une ruche orpheline. C'est une preuve de plus que les gros contingents font toujours meilleure besogne que les populations plus faibles; cela devient une vérité à La Pallice.

Par contre, sauf les essaims naturellement et quelques exceptions, il n'a pas été nécessaire de nourrir à fortes doses comme l'an passé, ce qui n'était nullement à regretter étant donné le prix du sucre.

J'ai fait emploi du sucre de fruit Gericke, l'année précédente et celle-ci; je ne puis me prononcer en connaissance de cause sur sa valeur au point de vue de l'alimentation et de l'élevage du couvain; pour cela il faudrait faire une comparaison dans le même rucher pendant une série d'années et dans certaines conditions bien établies. Il est un fait, c'est que les abeilles l'enlèvent avec plaisir et en font de très beaux rayons, mais à parité de prix j'ai l'idée que le sucre de bonne qualité est préféré.

rable. Or la différence de prix entre les deux est insignifiante (?) à part la préparation. Voici plusieurs années que j'emploie avec succès une pâte préparée comme l'indique un de vos correspondants dans le dernier *Bulletin*, soit miel, sucre et un peu de farine; il faut que le mélange soit bien homogène et ferme. J'en fais des rouleaux que je pose simplement sans papier sur les cadres, cela pour les ruchées où je suppose que les provisions ne sont pas suffisantes.

Je n'ai jamais constaté un pillage aussi effrené que cet été; les abeilles seraient-elles aussi en état de guerre? Il y a toujours des « je m'enfoutistes » et leurs butineuses n'ayant rien au logis vont à la maraude où il y a.

Quand je constate du pillage, je rétrécis immédiatement l'entrée au passage d'une abeille; si c'est au commencement, il suffit d'un peu de farine et d'un peu de naphthaline sur le passage des pillardes pour dérouter celles-ci. Si le pillage est bien certain, il n'y a pas d'autre remède que de masquer la ruche ou la rentrer, puis au moyen d'une brosse asperger copieusement les envahisseurs. Le moyen m'a très bien réussi deux fois.

Le mieux, c'est d'éviter de donner prise au pillage, mais certaines années toutes les précautions ne l'empêchent pas.

Guerre sur guerre, j'en ai fait aussi une acharnée aux teignes, dont les papillons m'ont semblé être particulièrement nombreux; j'en ai massacré une quantité considérable contre les parois des ruches; le meilleur moment pour cela c'est le matin, un peu de bonne heure, où on les aperçoit très bien.

Puisque guerre il y a, celle que j'ai faite au mois de mai aux guêpes a produit un excellent résultat; je n'en ai pas aperçu aux mois d'août et septembre, alors qu'en 1914 j'avais fort à me défendre contre ces vilaines bêtes, quoique belles jaunes. Je me propose donc de procéder chaque printemps de la même manière.

M. L. Marguerat, Lancy. — Les champs ont perdu leur belle parure; les montagnes qui nous environnent ont déjà revêtu leur bonnet blanc. Les jambes allongées près de l'âtre, je regarde, rêveusement, s'élever en spirales bleuâtres la fumée de ma pipe. Je songe à nos petites amies qui, bien pourvues, blotties frileusement les unes contre les autres, attendent des jours meilleurs. Je pense aussi à notre *Bulletin* auquel je dois quelques mots sur cette année d'activité.

Quoique meilleure que 1914, l'année 1915 ne laissera pas à tous les apiculteurs un agréable souvenir. Après quelques beaux jours en mars, l'hiver a fait une brusque réapparition et un bise glacée a empêché toute activité jusqu'à la mi-avril; à ce moment, le soleil, qui nous avait si longtemps fait grise mine, se mit à darder ses rayons bienfaisants, invitant notre petit monde au festin; les apports furent nombreux, aussi les mères, copieusement nourries, se mirent-elles à pondre énormément, garnissant d'œufs toutes les cellules disponibles. C'est dans des années comme celle-ci qu'on peut le mieux se rendre compte de la valeur d'une mère et apprécier celles qui sont jeunes et prolifiques. En effet, quand au printemps, après une série de mauvais jours, survient le beau temps, les abeilles nourrissent

abondamment la mère et mettent à sa disposition un grand nombre de cellules. Les mères de médiocre qualité ne peuvent pas suivre le mouvement; résultat: ruches arrivant trop tard pour profiter de la récolte.

La grande récolte a commencé chez nous, comme d'habitude, vers la fin mai, mais n'a pas duré plus d'une quinzaine de jours, la floraison des principales plantes mellifères n'ayant fait qu'une courte apparition. Les ruches bien pourvues de butineuses en ont toutefois bien profité. La récolte moyenne pour mes trois ruchers a été de 15 kg. par colonie.

Mon rucher de Présinge, créé l'an dernier, au moyen d'essaims artificiels prélevés à Lancy, a été un moment en proie à la fièvre d'essaimage. deux essaims ont pris la clé des champs, un troisième a pu être récolté. Si je n'avais pas coupé court à ce mal, la moitié de mes ruches auraient essaimé, car une inspection minutieuse me fit découvrir des alvéoles royaux dans presque toutes les colonies. J'attribue cette anomalie au fait que j'ai énormément fait construire aux abeilles de ce rucher. Si vous voulez des essaims, faites bâtir en masse et vous serez servi à souhait.

Lancy, avec 40 colonies, a donné 1 essaim; Puplinge avec 21, aucun.

L'élevage des mères a bien marché, j'en ai élevé, tant pour mon compte que pour celui d'amis, plus de quatre-vingts. Le nourrissage d'automne s'est également fait dans de bonnes conditions et c'est avec confiance que j'attends la nouvelle année, espérant, comme toujours, que notre petite fée continuera à charmer nos loisirs et à nous faire oublier les misères humaines.

M. Emile Duc, Vucherens, le 4 novembre 1915. — Une visite faite au commencement d'octobre m'a permis de constater que les provisions étaient suffisantes et disposées au bon endroit; je craignais que les colonies nourries en août n'eussent consommé une bonne partie de ces provisions. Pour quelques ruches, fortes en couvain au moment du nourrissage, j'ai intercalé les rayons aux deux tiers pleins des côtés entre les cadres moins garnis du centre.

Certaines colonies ont emmagasiné beaucoup de pollen; par contre le miel de seconde récolte n'empêchera pas les bidons de se rouiller.

La mise en hivernage étant terminée depuis les derniers beaux jours d'octobre, il ne reste plus qu'à surveiller l'entrée des ruches. Les souris et les musaraignes sont habiles à soulever les languettes de toile ou de zing si elles sont mal fixées.

Les abeilles ont fait plusieurs bonnes sorties à la fin du mois écoulé.

M. Cyprien Mossu, Grangettes, 10 novembre 1915. — Cette année est comme les précédentes, très mauvaises pour l'apiculture en général, du moins dans ma contrée. Il y a quand même eu des privilégiés comme il y en a toujours. Quelques rares apiculteurs ont pu récolter un peu de surplus, mais les autres ont dû nourrir déjà en juillet pour garder la vie à leurs pauvres misérables abeilles qui, la plupart n'en pouvaient rien de plus de ce qu'elles n'avaient rien du tout. La race du pays est meilleure pour des années de misère comme celle-ci, car elle n'élève peu de

couvain. Malheureusement, il y a actuellement beaucoup de colonies qui sont mortes de faim par la faute de leur propriétaire.

Quelques reines de l'an passé ont été renouvelées cette année. C'est dire que les reines élevées pendant la disette sont moins résistantes. Beaucoup de ruches seront faibles au printemps prochain, les unes pour une cause, les autres pour une autre, mais la plupart seront très faibles à cause qu'elles ont été nourries trop tard. Elles n'ont pu de ce fait élever du couvain assez pour avoir un bon hivernage et qu'elles auront beaucoup de nourriture non operculée. Les dysentériques ne seront pas aussi rares que les corbeaux blancs.

Dans le dernier *Bulletin*, l'article signé de mon nom n'est pas de moi. Je n'ai pu écrire ça, vu que je n'ai jamais pratiqué cette manière de faire et que je ne le ferai jamais.

Je nourris de très bonne heure, même en juillet, et je fais en sorte qu'elles aient à peu près ce qu'il leur faut pour l'hiver. Par ce fait le sirop est operculé en grande partie.

UN VIEUX DOCUMENT

Tiré de l'almanach 1807, *MESSAGER BOITEUX* de Berne et Vevey.
Communiqué par M. C. Bonny, Fribourg.

Quelques directions sur les soins à donner aux abeilles.

Il me semble que les habitants des campagnes ne retirent pas de grands avantages de leurs abeilles. Quelques essaims, un peu de miel dans les années d'abondance composent à peu près tous leurs profits! Je ne crois pas que chaque ruche leur rapporte un écu neuf par an. Or, je sais par expérience qu'elles peuvent produire bien davantage et je veux essayer de faire adopter à d'autres la méthode qui m'a réussi. Sans doute il se trouvera parmi mes lecteurs bien des gens qui ne voudront pas m'écouter; mais peut-être aussi s'en trouvera-t-il quelques-uns qui profiteront de mes conseils et cette espérance m'encourage à les leur donner.

D'abord, en plaçant son rucher il faut consulter beaucoup moins l'arrangement d'un jardin que la convenance des abeilles. Je voudrais donc qu'il fût en face du soleil de onze heures, à l'abri des vents, surtout de ceux du levant et du couchant, et qu'il y eût à portée quelques arbres peu élevés. De cette manière les ruches recevront les rayons du soleil depuis son lever jusqu'à 3 ou 4 heures de l'après-midi; ce qui me paraît très important, parce que c'est dans cette partie de la journée que les abeilles trouvent le plus de miel.

Je voudrais ensuite que l'on eût de beaucoup plus grandes ruches

que celles dont on se sert communément. La reine des abeilles fait à l'ordinaire sa grande ponte dans le seul tems de l'année où nous ayons des miellées, je veux dire dans les mois de May et de Juin. Si vous retournez alors une petite ruche, vous la trouverez toute pleine de couvain; il n'y a pas de quoi placer un pot de miel. J'ai fait différents essais et je me suis convaincu que si l'on a deux ruches également peuplées, mais de diverse grandeur, il est des jours dans l'année où la plus grande rapporte quatre livres de miel de plus que l'autre. Et qu'on ne croie pas que les capots, ou petites hausses, que l'on met sur les ruches suppléent au défaut de la capacité : tous ceux qui ont observé les abeilles savent combien elles ont de répugnance à monter pour bâtir, tandis qu'elles bâtissent volontiers quand elles ont de la place au-dessous ou à côté. Je pourrais citer maint exemple de grande ruche qui rapportent chaque année à leurs possesseurs six écus neufs, sans compter les essaims et telle de ces ruches subsiste depuis plus de quinze ans.

Quant à la grandeur des ruches, je ne puis pas la déterminer d'une manière très précise. Elle est différente pour les montagnes, les vallons et le vignoble et doit être proportionnée à la quantité des fleurs que l'on trouve à sa portée. Je crois pouvoir dire cependant que les grandes ruches ne doivent pas contenir moins de seize pots, ni plus de trente.

A l'égard de la forme, je crois que celles en paille sont les meilleures. Si on les veut en bois, voici les dimensions : dans le vignoble, elles auront deux pieds de long, 18 pouces de large et 8 pouces de haut.

A ces conseils généraux, j'en ajouterai quelques-uns de détail. Je conseille aux personnes soigneuses de numéroter leurs ruches et de les peser avant d'y placer des essaims. On sait qu'il faut à chaque ruche vingt livres de miel pour passer l'hiver et, lorsqu'on connaît la tare d'une ruche, il est facile de s'assurer, avec la plus grande précision, de ce qu'on peut lui prendre de miel ou de ce qu'on peut lui en donner.

Quelques personnes serrent leurs paniers d'abeilles aux premières gelées et ne les remplacent sur le rucher qu'à la fin de mars. On a cru remarquer qu'en suivant cette méthode on perd beaucoup moins de ruches et qu'elles dépensent beaucoup moins de miel. Je crois que ces observations sont justes et que l'on peut adopter cet usage; mais en ayant la précaution de mettre à l'air pour quelques jours les ruches pendant les mois de janvier et de février, sans quoi cela serait sujet à quelques inconvéniens et pourrait occasionner des accidens fâcheux.

Enfin, si l'on est obligé de nourrir les abeilles en automne ou au

printemps, on peut se servir de sirops que l'on fait avec le moût de fruits et de raisin, ou bien avec les sucres que l'on tire de la carotte ou de la racine d'abondance. (Nous avons, il faut le reconnaître, plus de facilité aujourd'hui, heureusement, sinon il n'y aurait plus guère d'apiculteurs. *Réd.*)

Si ce petit nombre d'observations, auxquelles je me borne aujourd'hui, sont du goût du *Messenger boiteux* et du public, je pourrai dans la suite leur en communiquer d'autres plus détaillées sur cette branche si intéressante de l'économie rurale, qui est à la portée des cultivateurs les moins riches, à laquelle presque tous les ménages de campagne donnent quelques soins et dont on retirerait certainement plus de fruit si l'on savait s'en occuper autrement que d'après les principes si souvent absurdes d'une vieille routine.

Ne trouvez-vous pas que le style et la valeur de ces directions révèlent quelqu'un de fort habile. Il y a là des jugements (et l'on était en 1807) d'une savoureuse sagesse qui n'ont fait que se confirmer par les expériences de tout un siècle et d'une pléiade d'observateurs. (*Réd.*)

Des dons sont parvenus au caissier pour l'achat de la *Flore illustrée*, en couleurs, de G. Bonnier. La liste paraîtra en janvier prochain. Un merci bien cordial en attendant.

Le soussigné remercie vivement aussi les personnes qui ont bien voulu lui faire parvenir le *Bulletin* du 1^{er} janvier 1914.

Le caissier : *E. Farron.*

On cherche à acheter

du miel d'abeilles. On peut adresser les offres à **Alfred NIKLES, Brügg**, près Bienne.

A vendre

On offre à vendre environ 150 à 200 kg. de miel, 1^{re} récolte, garanti pur, à fr. 2.50 le kg.

S'adresser à **Albert RODUIT**, apiculteur, **Saillon** (Valais).

Suis toujours acheteur de miel d'abeilles contrôlé, payé comptant. Offres à

J. SCHALLER-FELLMANN, 14, Spiegelgasse, Bâle